

CHAPITRE IX

LA MAISON
DE LA PÊCHE

CHAPITRE

LA MAISON DE LA PÊCHE



Le Vieux Pêcheur.

Tchouang-tseu – VIème siècle avant J.-C.

Traduction de Léon Wieger, sj.

Nul poisson dans cette histoire mais un extraordinaire portrait de pêcheur.

Les récits de conversions foudroyantes sont nombreux dans le Tchouang-tseu : quelque chose se délite dans l'esprit d'un personnage et il en résulte une crise, un effondrement. Ici, Confucius évoque les épreuves qu'il a endurées au cours de sa carrière politique. Ce sont des faits historiques, attestés par les Entretiens de Confucius eux-mêmes. Le vieux pêcheur lui répond en contant une histoire dont il ressort que rien n'est supérieur à la simple humanité. L'idée est claire, même si le langage a de quoi déconcerter. Confucius a cherché en vain à réformer la société de son temps. Parce qu'il est parti des livres, des précédents historiques, de la tradition instaurée par les anciens rois, il a échoué. Son ambition de changer le monde, son intransigeance, son idéalisme, en un mot sa vertu ont fini par lasser ses parents et ses proches, ses disciples et ses amis. Confucius comprend soudain ce que veut dire le pêcheur : il en a trop fait. Les hommes usent de leurs forces et courent à leur perte parce qu'ils sont les jouets de leur propre vouloir. Ou en langage plus abstrait : les hommes souffrent, se fatiguent et vont à la mort parce qu'ils sont assujettis à l'intentionnalité de leur conscience. Or, pour exercer sur autrui une action bénéfique, il faut avoir oublié l'idée même d'une telle action. Paradoxalement, ce sont les êtres dénués de l'intention de bien faire qui ont sur les autres une réelle puissance. Ce constat est au cœur de la pensée de Tchouang-tseu.

Confucius, se promenant dans la forêt de Tzeu wei, s'assit pour se reposer près du tertre Mang t'an. Les disciples prirent leurs livres. Le maître toucha sa cithare et se mit à chanter.

Le chant attira un vieux pêcheur. Ses cheveux grisonnants défaits, ses manches retroussées, le vieillard descendit de sa barque, gravit la berge, approcha, posa sa main gauche sur son genou, prit son menton dans sa main droite, et écouta attentivement.

Quand le chant fut fini, il fit signe de la main à Tzeu-koung et Tzeu fou. Tous deux étant venus à lui :

- Qui est celui-ci ? demanda le vieillard, en désignant Confucius.
- C'est, dit Tzeu fou, le Sage de Lou.
- Comment s'appelle-t-il ? demanda le vieillard.
- Il s'appelle K'oung, dit Tzeu fou.
- Et que fait ce K'oung ? demanda le vieillard.
- Il s'efforce, dit Tzeu koung, de faire revivre la sincérité, la loyauté, la bonté et l'équité, les rites et la musique, pour le plus grand bien de la principauté de Lou et de l'empire.

- Est-il prince ? demanda le vieillard.
- Non, fit Tzeu-koung.
- Est-il ministre ? demanda le vieillard.
- Non, fit encore Tzeu-koung.

Le vieillard sourit et se retira. Tzeu-koung l'entendit murmurer :

— Bonté ! Équité ! C'est fort beau sans doute, mais il aura de la chance s'il ne se perd pas à ce jeu. En tout cas, les soucis et le mal qu'il se donne nuiront, en usant son esprit et son corps, à sa vraie perfection. Qu'il est loin de la science du Principe !

Tzeu-koung rapporta ces paroles à Confucius, qui repoussa vivement la cithare posée sur ses genoux, se leva en disant :

— C'est là un Sage, et descendit la berge pour demander un entretien au vieillard. Celui-ci enfonçait justement sa gaffe, pour déborder sa barque. À la vue de Confucius, il s'arrêta et se tourna vers lui. Confucius s'avança en saluant.

— Que désirez-vous de moi ? lui demanda le vieillard.

Confucius dit :

— Vous avez prononcé tout à l'heure des paroles dont je ne pénètre pas le sens. Je vous prie respectueusement de vouloir bien m'instruire pour mon bien.

— Ce désir est très louable, dit le vieillard.

Confucius se prosterna, puis, s'étant relevé, il dit :

— Depuis ma jeunesse, jusqu'à cet âge de soixante-neuf ans (avant-dernière année de sa vie), moi K'iou j'ai étudié sans cesse, sans être instruit dans la science suprême (taoïsme). Maintenant que l'occasion m'en est donnée, jugez de l'avidité avec laquelle je vais vous écouter.

Le vieillard dit :

— Je ne sais si nous nous entendrons ; car la loi commune est que ceux-là seuls s'entendent dont les sentiments se ressemblent. En tout cas, et à tout hasard, je vais vous dire mes principes, et les appliquer à votre conduite... Vous vous occupez exclusivement des affaires des hommes. L'empereur, les seigneurs, les officiers, la plèbe, voilà vos thèmes ; parlons-en. Vous prétendez morigéner ces quatre catégories, les obliger à se bien conduire, le résultat final étant un ordre parfait, dans lequel tout le monde vivra heureux et content. Arriverez-vous vraiment à créer un monde sans maux et sans plaintes ?... Il suffit, pour affliger le plébéien, que son champ ne rapporte pas, que son toit goutte, qu'il manque d'aliments ou d'habits, qu'on lui impose une nouvelle taxe, que les femmes de la maison se disputent, que les jeunes manquent de respect aux vieux. Comptez-vous vraiment arriver à supprimer toutes ces choses ?... Les officiers se chagrinent des difficultés de leurs charges, de leurs insuccès, des négligences de leurs subordonnés, de ce qu'on ne reconnaît pas leurs mérites, de ce qu'ils n'avancent pas. Pourrez-vous vraiment changer tout cela ?... Les seigneurs se plaignent de la déloyauté de leurs officiers, des rébellions de leurs sujets, de la maladresse de leurs artisans,

de la mauvaise qualité des redevances qu'on leur paye en nature, de l'obligation de paraître souvent à la cour les mains pleines, de ce que l'empereur n'est pas content de leurs présents. Ferez-vous vraiment que tout cela ne soit plus ?... L'empereur s'afflige des désordres dans le yin et le yang, le froid et le chaud, qui nuisent à l'agriculture et font souffrir le peuple. Il s'afflige des querelles et des guerres de ses feudataires, qui coûtent la vie à beaucoup d'hommes. Il s'afflige de ce que ses règlements sur les rites et la musique sont mal observés, de ce que ses finances sont épuisées, de ce que les relations sont peu respectées, de ce que le peuple se conduit mal. Comment ferez-vous, pour supprimer tous ces désordres ? Avez-vous qualité, avez-vous pouvoir, pour cela ? Vous qui n'êtes ni empereur, ni seigneur, ni même ministre ; simple particulier, vous prétendez réformer l'humanité. N'est-ce pas vouloir plus que vous ne pourrez faire ?... Avant de voir la réalisation de votre rêve, il vous faudrait préalablement délivrer les hommes des huit manies que je vais vous énumérer : manie de se mêler de ce qui n'est pas son affaire ; manie de parler sans considération préalable ; manie de mentir ; manie de flatter ; manie de dénigrer ; manie de semer la discorde ; manie de faire à ses amis une fausse réputation ; manie d'intriguer et de s'insinuer. Êtes-vous homme à faire disparaître tous ces vices ?... Et les quatre abus suivants : démangeaison d'innover pour se rendre célèbre ; usurpation du mérite d'autrui pour s'avancer soi-même ; entêtement dans ses défauts en dépit des remontrances ; obstination dans ses idées en dépit des avertissements ; changerez-vous tout cela ?...

Quand vous l'aurez fait, alors vous pourrez commencer à exposer aux hommes vos théories sur la bonté et l'équité, avec quelque chance qu'ils y comprendront quelque chose.

Le visage altéré et soupirant d'émotion, Confucius se prosterna pour remercier de la leçon, se releva et dit :

— Passe que je sois un utopiste, mais je ne suis pas un malfaiteur. Alors pourquoi suis-je ainsi partout honni, persécuté, expulsé ? Qu'est-ce qui m'attire tous ces maux ? Je n'y comprends rien.

— Vous n'y comprenez rien, fit le vieillard étonné ; vraiment, vous êtes bien borné. C'est votre manie de vous occuper de tous et de tout, de poser en censeur et en magister universel, qui vous attire ces tribulations. Écoutez cette histoire : Un homme avait peur de l'ombre de son corps et de la trace de ses pas. Pour s'en délivrer, il se mit à fuir. Or, plus il fit de pas, plus il laissa d'empreintes ; quelque vite qu'il courût, son ombre ne le quitta pas. Persistant malgré tout à croire qu'il finirait par la gagner de vitesse, il courut tant et si bien qu'il en mourut. L'imbécile ! S'il s'était assis dans un lieu couvert, son corps n'aurait plus projeté d'ombre ; s'il s'était tenu bien tranquille, ses pieds n'auraient plus produit d'empreintes ; il n'avait qu'à se tenir en paix, et tous ses maux disparaissaient... Et vous qui, au lieu de vous tenir en paix, faites métier d'ergoter sur la bonté et l'équité, sur les ressemblances et les dissemblances, sur je ne sais quelles subtilités oiseuses, vous vous étonnez des

conséquences de cette manie, vous ne comprenez pas que c'est en agaçant tout le monde que vous vous êtes attiré la haine universelle ? Croyez-moi, du jour où vous ne vous occuperez plus que de vous-même, et vous appliquerez à cultiver votre fonds naturel ; du jour où, rendant aux autres ce qui leur revient, vous les laisserez tranquilles ; de ce jour, vous n'aurez plus aucun ennui. C'est en fermant les yeux sur vous-même, et en les ouvrant trop sur les autres, que vous vous attirez tous vos malheurs.

Tout déconfit, Confucius demanda :

— Qu'est-ce que mon fonds naturel ?

— Le fonds naturel, dit le vieillard, c'est la simplicité, la sincérité, la droiture que chacun apporte en naissant. Cela seul influence les hommes. Personne n'est touché par un verbiage fallacieux ; par des larmes, des éclats, un pathos de comédien. Tandis que les sentiments vrais se communiquent à autrui, sans artifice de paroles ni de gestes. C'est qu'ils émanent du fonds naturel, de la vérité native. De ce fonds naissent toutes les vertus vraies, l'affection des parents et la piété des enfants, la loyauté envers le prince, la joie communicative dans les festins, la compassion sincère lors des funérailles. Ces sentiments sont spontanés et n'ont rien d'artificiel, tandis que les rites dans lesquels vous prétendez enserrer tous les actes de la vie sont une comédie factice. Le fonds naturel, c'est la part que chaque homme a reçu de la nature universelle. Son dictamen est invariable. Il est l'unique règle de conduite du Sage, qui méprise toute influence humaine. Les imbéciles font tout l'inverse. Ils ne tirent rien de leur propre fonds, et sont à la merci de l'influence d'autrui. Ils ne savent pas estimer la vérité qui est en eux, mais partagent les frivoles et volages affections du vulgaire. C'est dommage, maître, que vous ayez passé toute votre vie dans le mensonge, et n'ayez entendu que si tard exposer la vérité.

Confucius se prosterna, se releva, salua et dit :

— Quel bonheur que je vous aie rencontré ! Quelle faveur du ciel ! Ah ! Maître, ne me jugez pas indigne de devenir votre serviteur, afin qu'en vous servant j'aie l'occasion d'en apprendre davantage. Dites-moi, s'il vous plaît, où vous demeurez. J'irai demeurer chez vous, pour achever de m'instruire.

— Non, dit le vieillard. L'adage dit : ne révèle les mystères qu'à qui est capable de te suivre ; ne le révèle pas à qui est incapable de les comprendre. Vos préjugés sont trop invétérés pour être guérissables. Cherchez ailleurs. Moi je vous laisse...

Et ce disant, le vieillard donna un coup de gaffe, et disparut avec sa barque parmi les verts roseaux.

Cependant Yen-yuan avait préparé le char pour le retour, Tzeu-lou présentait l'embrasse. Mais Confucius ne pouvait se détacher du rivage. Enfin, quand le sillage de la barque fut entièrement aplani, quand aucun bruit de gaffe ne

parvint plus à son oreille, il se décida, comme à regret, à prendre place dans son char. Tzeu-lou qui marchait à côté, lui dit :

— Maître, voilà longtemps que je vous sers. Jamais je ne vous ai vu manifester autant de respect et de déférence à qui que ce soit. Reçu par des princes et par des seigneurs, traité par eux en égal, vous avez toujours été hautain et dédaigneux. Et voici qu'aujourd'hui, devant ce vieillard appuyé sur sa gaffe, vous avez fléchi vos reins à angle droit pour l'écouter, vous vous êtes prosterné avant de lui répondre. Ces témoignages de vénération n'avaient-ils pas quelque chose d'excessif ? Nous, disciples, en sommes surpris. À quel titre ce vieux était-il digne de pareilles démonstrations ?

Incliné sur la barre d'appui, Confucius soupira et dit :

— You, tu es décidément incorrigible ; mon enseignement glisse, sans effet, sur ton esprit par trop grossier. Approche et écoute ! Ne pas vénérer un vieillard, c'est manquer aux rites. Ne pas honorer un Sage, c'est manquer de jugement. Ne pas s'incliner devant la vertu qui rayonne dans un autre, c'est se faire tort à soi-même. Retiens cela, butor !... Et si cela est vrai de toute vertu, combien plus est-ce vrai de la science du Principe, par lequel tout ce qui est subsiste, dont la connaissance est vie et l'ignorance mort. Se conformer au Principe donne le succès, s'opposer à lui c'est la ruine certaine.

C'est le devoir du Sage d'honorer la science du Principe partout où il la rencontre.

Or ce vieux pêcheur la possède. Pouvais-je ne pas l'honorer comme j'ai fait ?

Jiang Taigong et le roi Wen.

D'après la Chronique Chinoise.

Une méditation sur l'art de la pêche, et par extension celui du pouvoir.

Jiang Taigong est le plus fameux pêcheur de l'histoire de Chine. Il fut le principal ministre des premiers rois de Zhou (XI^{ème} siècle avant J.-C.) qu'il aurait aidés à vaincre la dynastie rivale des Shang. La légende l'a doté d'origines familiales dignes d'un héros. Le taoïsme l'a divinisé et le tient pour un exorciste et un immortel. On lui prête un grand savoir-faire politique et économique ; il est parfois appelé le "Père des Cent Écoles" et on lui attribue la paternité du premier traité chinois de stratégie, Les Six Secrets. Son enseignement est limpide : il nous montre ce qui conduit aux grandes révolutions dans l'histoire. Chaque fois que la partie, méprisant le tout, cherche à suivre un cours qui lui est personnel, la grande force motrice du tout lui imprime une violente secousse, l'arrête brutalement et la jette dans la poussière. Toutes les fois que l'individu cherche à endiguer le courant incessant de la force cosmique et à l'emprisonner sur place pour ses fins personnelles, il provoque un désastre. Si puissant que soit un roi, il ne peut lever l'étendard de la révolte contre la source infinie de force, qui est unité, et rester puissant malgré tout.

Descendant d'une famille jadis illustre mais sans fortune, orphelin dès son plus jeune âge, Jiang exerça sous le règne de Di Xin, le dernier roi des

Shang, plusieurs métiers dont celui de boucher, sans grand succès, avant d'obtenir un poste de conseiller au ministère des armées.

Ainsi que nous le rapporte la chronique officielle, le roi Di Xin des Shang était tyrannique et corrompu, et qui plus est, débauché. Au début de son règne, on disait de lui qu'il était intelligent et capable de gagner des joutes oratoires par sa seule force de persuasion. On vantait si bien son courage, qu'on racontait qu'il pouvait partir à la chasse aux bêtes sauvages, seul et sans armes. Cependant, après avoir conquis le territoire de Yousu, il s'éprit de la belle Daji.

Daji était une femme extrêmement cruelle. Aussi, la passion qu'elle lui inspirait le poussa à se détourner des affaires de l'État. Pour financer ses orgies, on dut à plusieurs reprises hausser les impôts et les taxes, ce qui eut pour conséquence la faillite du pays. La vie des habitants du pays en souffrit, tandis que les fastes de la cour ne connaissaient plus de limite. Un jour, son oncle, Bi Gan, voulant le remettre sur le droit chemin, alla lui rendre visite pour lui faire des remontrances. Son neveu avait tellement changé qu'il ne le reconnaissait plus. Di Xin ne put supporter la critique et voulut voir de quoi était fait le cœur d'un sage. Il lui fit ouvrir la poitrine et lui arracha le cœur.

Au bout de plusieurs années de service, Jiang en vint à détester Di Xin si vivement qu'il conçut l'espoir secret d'être un jour en mesure de contribuer à sa destitution. Le comble du supportable fut atteint lorsque le roi décida pour satisfaire sa concubine, de faire construire un palais somptueux, le "Palais de la Terrasse des Daims", afin qu'on vienne de tout le pays l'y glorifier comme une divinité.

Le projet ruina le royaume des Shang et acheva d'affamer la population.

Quoique qu'il eût déjà atteint l'âge de 72 ans, Jiang renonça à son poste de fonctionnaire et partit vers l'Ouest avec sa femme. Il quitta la capitale Zhaohe pour se retirer dans un lieu nommé Panxi où il se construisit une modeste hutte de bambous. Ce furent des années de grande pauvreté, et en désespoir de cause, sa femme finit par l'abandonner. C'est donc seul, en ermite, qu'il y vécut une dizaine d'années. Mais jamais il n'abandonna la conviction qu'un jour, quelqu'un viendrait lui demander son aide pour venir à bout de la dynastie des Shang.

Il passait ses journées au bord de la rivière Weishui à pêcher, mais de façon peu ordinaire. Il utilisait une ligne trop courte au bout de laquelle pendait un vulgaire clou, tenu très haut au-dessus de l'eau, et chantonnait aux poissons une invitation à s'approcher : — Poissons, si vous voulez renoncer à la vie, venez vous pendre à mon hameçon.

Certains prétendent qu'il tournait le dos à la rivière pour pêcher. Cette façon de faire procédait de l'idée que les poissons viendraient à lui lorsqu'ils seraient prêts à se laisser prendre, le pêcheur se devant simplement de se montrer

patient car la constance est la qualité capitale pour qui veut mener une entreprise à bien. Et quand on lui demandait, en se moquant, ce qu'il espérait prendre ainsi, il répondait : — Un roi et ses vassaux.

Cet étrange comportement faisait l'objet de maintes histoires plaisantes. Elles furent rapportées un jour au roi Wen des Zhou, vassal du roi des Shang, qui régnait sur cette province. En Chine, certains excentriques passent volontiers pour des sages ignorés. Le roi Wen songea à une prophétie qu'il tenait de son grand-père le duc des Zhou et selon laquelle un sage venu de l'étranger sauverait le pays de l'emprise des Shang. Il envoya un soldat de sa garde voir ce dont il s'agissait et remettre à Jiang une invitation à se présenter à la cour. Jiang ne broncha pas et continua son manège. Il répondit à l'envoyé : — Je ne m'intéresse pas aux petits poissons, ce que j'attends, c'est le gros poisson. Alors le roi, ayant médité ces paroles, envoya à son tour un général, qui rapporta que l'individu disait : — Petit poisson, petit poisson, passe ton chemin, ce que je veux, c'est un plus gros poisson.

Intrigué, le roi finit par convoquer son plus proche conseiller et lui demanda de procéder à une divination. Chose faite, ce dernier lui dit : — Sire, vous pourriez avoir une grande prise en chassant sur la rive nord de la rivière Weishui. Il ne s'agit ni d'un dragon, ni d'un tigre, ni d'un ours, mais d'un talent plus rare, de l'ordre du duc ou du marquis. C'est un professeur que le ciel vous octroie, il vous aidera à rendre prospère ce que vous entreprendrez, il protégera et bénéficiera à vos enfants et vos petits-enfants.

Le roi Wen demanda : — Le résultat de la divination est-il vraiment à ce point merveilleux ?

Le conseiller répondit : — Mon ancêtre lointain fit une divination pour Yu le Grand. C'est ainsi que ce dernier recruta son meilleur ministre, Gao Yao. Le présage d'alors ressemble à celui d'aujourd'hui.

Alors le roi Wen observa un jeûne de trois jours, puis il se rendit sur la rive nord de la rivière Wei en voiture de chasse tirée par quatre chevaux, quand il aperçut Jiang en train de pêcher assis sur la rive pleine d'herbes.

Le roi Wen le salua et lui demanda :

— Monsieur, aimez-vous bien la pêche ?

Jiang répondit : — J'ai entendu dire que les gens de bien prennent plaisir à réaliser leurs ambitions, et que les gens ordinaires prennent plaisir à traiter leurs propres affaires. Ma pêche actuelle a une similitude avec ces gens-là, je n'aime pas vraiment la pêche proprement dite. Le roi Wen demanda :

— Quelle est donc la similitude ?

— La pêche est comme les affaires humaines, il y a trois manœuvres. On achète des grands talents avec de gros salaires, on achète des guerriers intrépides avec de fortes sommes d'argent, et on recrute des personnes capables avec des titres et des fonctions : cela ressemble à la pêche à l'appât. L'objectif de la pêche est

d'attraper des poissons, la signification en est bien profonde.

Le roi Wen dit : — J'aimerais connaître cette signification profonde.

Jiang répondit : — La source de l'eau est profonde, le courant ne s'arrête pas, le courant ne tarit pas, les poissons peuvent y vivre, c'est une loi naturelle. Les racines de l'arbre sont profondes, les branches et les feuilles sont florissantes, ainsi les fruits peuvent se former, c'est aussi une loi naturelle. Les hommes de bien s'entendent à merveille, ainsi ils peuvent coopérer étroitement et, par conséquent, leur entreprise pourra réussir, c'est encore une loi naturelle. Les paroles ont souvent pour but de cacher les vrais sentiments, si l'on parle vrai, c'est la meilleure des choses. Ce que je dis maintenant est la vérité, cela provoque peut-être votre antipathie ?

Le roi Wen dit : — Ceux qui sont pourvus de qualités vertueuses peuvent accepter les remontrances franches et ne détestent pas les paroles véridiques. Comment pourrai-je en éprouver une antipathie ?

Jiang dit : — Le fil de pêche est très fin et l'appât est visible, de petits poissons pourront mordre. Le fil est convenable, et l'appât est parfumé, des poissons moyens pourront être pris. Le fil est solide et long, l'appât est copieux, de gros poissons pourront être accrochés. Le poisson est avide de l'appât, et il pourra être attrapé par l'hameçon. L'homme qui veut obtenir la richesse auprès d'un souverain sera attaché à ce dernier. Ainsi, si l'on pêche avec un appât parfumé, le poisson sera disposé à être mangé ; si l'on ramasse des talents avec la gloire et la richesse, ces talents pourront être bien employés ; avec la famille comme fondement on va conquérir le pays, et le pays pourra devenir sa propriété ; avec le pays comme fondement, on va conquérir le monde, le monde pourra être totalement conquis. Mais le territoire est immense, le règne est long, et ce qu'on entasse finalement disparaîtra. Quels regrets ! Cependant, avec la préparation à la cachette et de façon silencieuse, sûrement son éclat brillera longtemps dans les quatre directions ! Que c'est subtil ! La transformation vertueuse voulue par les sages est de conquérir le cœur des gens d'une manière imperceptible et incomparable. Que c'est joyeux ! Ce que pensent les sages, c'est qu'il faut rendre à chacun sa juste place par des moyens aussi équitables qu'efficaces.

Le roi Wen demanda :

— Quelles mesures faut-il prendre pour conquérir le cœur des masses ?

Jiang répondit : — Le monde n'est pas celui d'un seul homme, mais il appartient à tous. Celui qui peut partager les bénéfices du monde avec tous sans exclure quiconque pourra conquérir le monde ; celui qui accapare tous les biens du monde perdra ce monde. Le ciel dispose de quatre saisons, la terre dispose de toutes sortes de richesses, ils les partagent avec les êtres vivants, c'est ça, le grand Amour. Là où se trouve ce grand Amour, là les masses se dirigent. Épargner les vies humaines, diminuer la souffrance, chasser le malheur, sauver les êtres du danger, cela constitue un bienfait.

Là où se trouve ce bienfait, là les gens se rendent. Là où l'on partage les mêmes joies et les mêmes tristesses, les mêmes préférences et les mêmes aversions que le peuple, il y aura la justice. Là où règnera cette justice, là les masses iront. Il n'y a pas d'homme qui ne déteste la mort et qui n'éprouve du plaisir à vivre, qui ne souhaite la faveur et qui ne court après les profits ; si l'on procure des profits à tout le monde, ce sera la voie royale, là où se trouve la voie royale, vers là se ruent les gens.

Le roi Wen dit avec reconnaissance : — Ce que vous avez dit est merveilleux, comment oserai-je ne pas accepter la volonté du Ciel ! et gagné d'admiration pour cet homme, se souvenant que son grand-père lui avait dit qu'il était important de s'entourer de gens de grand mérite, il s'exclama avec enthousiasme : — Depuis longtemps j'espérais que vous viendriez à moi ! Alors il pria Jiang de monter dans sa voiture et de rentrer à la capitale où il le prit à son service avec le titre honorifique de "Taigong", quelque chose comme "Espoir du vieux duc." Le roi Wen le nomma premier ministre et tuteur de son fils, celui qui deviendrait le roi Wu.

Jiang – devenu Jiang Taigong – n'accomplira sa mission que bien des années plus tard, auprès du roi Wu. Lorsque le roi Wen mourut, son fils le roi Wu, avec la fougue de la jeunesse, décida de renverser sans attendre les Shang dont la tyrannie menait le royaume entier à la ruine. Mais son vieux maître et conseiller l'en dissuada, lui disant :

— Quand je pêchais, là-bas dans mon village, j'ai appris une vérité fondamentale : si l'on veut réussir, il faut être patient et savoir attendre l'occasion propice. Ne vous précipitez pas.

Le roi Wu l'écouta et patienta. Quelques années plus tard, la situation dans le royaume des Shang empira au point que les sujets de Din Xin, misérables et désespérés, avaient perdu toute foi en leur souverain et se tenaient prêts pour la révolte générale.

Wu attaqua à Muye, non loin de Yin, la capitale ; on dit que le roi Shang envoya ses esclaves non entraînés à la bataille, et que beaucoup s'enfuirent ou se rendirent sans combattre ; et Yin fut conquise. Le dernier roi Shang mit le feu à son palais et périt dans les flammes. La dynastie Shang avait vécu, ayant perdu le mandat du Ciel, et tout le peuple en liesse accueillit son nouveau souverain en libérateur.

Grâce à ses talents de stratège, Jiang Taigong aidera les rois de Zhou à asseoir leur nouveau pouvoir. On dit que le vieux Jiang contribua à la montée en puissance des Zhou par son action dans le domaine militaire, mais aussi dans le domaine économique, favorisant en particulier l'agriculture et la pêche. Il fut dûment remercié de ses services par l'octroi d'un fief. L'ayant fait marquis de Qi, le roi Wu lui témoignait ainsi d'une extrême confiance et faisait d'une pierre deux coups : il établissait un vassal sur lequel il pouvait compter et

l'envoyait mettre en valeur une région encore vierge, à disputer aux barbares locaux, les Dongyi ou Yi de l'est, qui occupaient alors, outre la zone du Shandong actuel, le territoire qui correspond aujourd'hui à la Mandchourie et la Corée.

Les victoires de Jiang Taigong sur les Dongyi lui permirent d'étendre son territoire jusqu'à la mer : pour la première fois, dit un texte ancien, la nation chinoise s'est émerveillée de l'immensité de la mer...

La Pêche miraculeuse.

Évangile de Jean. Traduction Louis Second.

Après la mort et la résurrection de Jésus, une nuit les apôtres vont pêcher mais ne prennent rien. Au matin, Jésus qu'ils n'ont pas reconnu, se tient sur le rivage...

Si les apôtres Pierre, André et Jacques, fils de Zébédée, qui était lui aussi pêcheur, sont qualifiés de "simples pêcheurs" dans l'Écriture, passant à la postérité comme gens illettrés et sans culture, la géométrie était pourtant connue de leur frère Jean, rédacteur du quatrième évangile, comme l'indique la mention des "153 gros poissons." Déjà les Pythagoriciens considéraient 153 comme un nombre sacré en raison de son utilisation dans un rapport mathématique appelée "la Mesure du poisson" (Vesica Piscis – voir notre étude "Des Écailles de l'âme" en fin d'ouvrage). En effet, 265 divisé par 153 soit 1,73202614379084967 constitue l'approximation mathématique la plus proche connue des Anciens de la racine carrée de 3, caractéristique de cette figure. Il n'est pas question ici de numérologie, qui relève de l'occultisme ou de la magie. Cette pratique est clairement réprouvée par les textes (Deut 18,10) mais d'un procédé largement utilisé dans la Bible qui consiste à donner un sens aux nombres. Sa connaissance permet de mieux comprendre certains textes.

Après cela, Jésus se montra encore aux disciples sur les rives du lac de Tibériade. Voici de quelle manière il se montra.

Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui venait de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres disciples de Jésus se trouvaient ensemble.

Simon Pierre leur dit : — Je vais pêcher.

Ils lui dirent : — Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent [aussitôt] dans une barque, mais cette nuit-là ils ne prirent rien.

Le matin venu, Jésus se trouva sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui.

Il leur dit : — Les enfants, n'avez-vous rien à manger ?

Ils lui répondirent : — Non.

Il leur dit : — Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez.

Ils le jetèrent donc et ils ne parvinrent plus à le retirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : — C'est le Seigneur !

Dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, Simon Pierre remit son vêtement et sa ceinture, car il s'était déshabillé, et se jeta dans le lac.

Les autres disciples vinrent avec la barque en tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient pas loin de la rive, à une centaine de mètres.

Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là un feu de braises avec du poisson dessus et du pain. Jésus leur dit : — Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. Simon Pierre monta dans la barque et tira le filet plein de 153 gros poissons à terre ; malgré leur grand nombre, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : — Venez manger !

Aucun des disciples n'osait lui demander :

— Qui es-tu ? car ils savaient que c'était le Seigneur.

Jésus s'approcha, prit le pain et leur en donna ; il fit de même avec le poisson. C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il était ressuscité.

Nāropa et Tilopa.

Légende Indienne.

L'envol des poissons. Où comment le disciple finit par reconnaître son maître sous les traits d'un humble pêcheur et consent à l'obéissance.

Nāropa (1016-1100), moine bouddhiste indien dans la tradition du grand Véhicule, figure parmi les Anciens de la lignée *Kagyü*, appelée aussi la Lignée du Rosaire d'Or. Si l'on veut en croire son *namtbar* — ou biographie spirituelle tibétaine —, il naquit dans une famille princière du Bengale, où il était destiné à devenir roi. Toutefois, vers l'âge de huit ans, étant incliné vers la voie spirituelle, il demanda à aller au Cachemire, lointaine province située à l'extrémité du pays, afin de recevoir une éducation religieuse. Ayant obtenu gain de cause, le jeune prince entama son voyage et commença trois ans plus tard ses études de grammaire, de rhétorique et de logique auprès des enseignants les plus célèbres de son temps.

Un jour que Naropa était installé dans la bibliothèque de l'Université de Nalanda, le dos tourné à la lumière du couchant et absorbé dans ses études, une ombre menaçante s'abattit soudain sur ses livres. Cherchant des yeux la raison de cet obombrement, il aperçut derrière lui une vieille femme bossue qui présentait les trente-sept signes distinctifs de la laideur : ses yeux étaient rouges et creusés ; ses cheveux en bataille ; son visage couvert de rides ; elle portait une barbe jaune mêlée de mèches blanches ; sa bouche était béante ; ses dents noires et retournées vers l'intérieur.

Elle demanda : — Qu'est-ce que vous étudiez ?

— La grammaire, l'épistémologie, les préceptes spirituels et la logique, répondit-il.

— Et, les comprenez-vous ?

Comme le jeune homme la regardait, perplexe, elle reposa à nouveau sa question : — Comprenez-vous les mots ou bien le sens de ces mots ?

— Je comprends les mots, répondit Naropa. À ces mots la vieille se mit en joie, elle riait et dansait comme une folle en agitant sa canne dans les airs.

Pensant accroître sa satisfaction, Naropa crut bon d'ajouter : — Vous savez, j'en comprends aussi le sens ! L'ogresse s'immobilisa aussitôt, se mit à trembler de tous ses membres puis pleura à chaudes larmes, jetant son bâton sur le sol.

Alors, plein d'inquiétude, Naropa l'interrogea :

— Comment se peut-il qu'en vous disant que je comprends les mots, vous avez manifesté tant de joie, et à présent que je vous dis que j'en comprends également le sens, vous paraissiez si chagrine ?

— J'étais heureuse parce qu'un érudit tel que vous, avez admis sans difficulté que vous ne compreniez que les mots. Mais vous m'avez rendue misérable lorsque vous m'avez dit que vous en compreniez aussi le sens, car, c'est alors que vous avez menti : vous ne le comprenez pas. N'ayant point encore atteint l'Éveil, il est impossible que vous en compreniez le sens. C'est parce que vous n'êtes qu'un étudiant sur la voie que vous commettez cette erreur : vous pensez que la compréhension intellectuelle équivaut à une authentique expérience d'Éveil. Naropa dut convenir qu'elle avait raison. Il demanda alors :

— Qui donc en connaît le sens ?

— Tilopa.

— Je veux le rencontrer où qu'il puisse se trouver.

— Partez à sa recherche, marquez lui votre respect et suppliez-le de vous communiquer le sens profond de l'enseignement.

Le lendemain, Naropa fit ses adieux au père abbé de son monastère et, sans se retourner, se dirigea d'un bon pas, le bâton à la main, vers les régions de l'Est à la recherche de Tilopa, illustre maître de la Loi. Pendant des mois, il battit la campagne. À douze reprises il se mesura à des chiens féroces, à des bêtes sauvages, à des serpents venimeux, à des femmes terrifiantes et d'autres situations adverses qui l'épouvantèrent et le laissèrent à chaque fois à l'article de la mort. Cependant après chaque épreuve, il entendait une voix venue du ciel qui lui disait qu'il s'agissait d'une manifestation de son guru.

Un jour qu'il approchait d'un village blotti parmi les méandres d'une rivière paresseuse, du ciel lui parvint la voix qui disait : — Près d'ici se trouve le Sage que tu cherches. Quand tu le trouveras, n'oublie pas de lui témoigner toute ta foi et ton entière confiance. Bouillant d'impatience de se tenir si près du but, Naropa interrogeait tous les passants qu'il croisait en chemin pour savoir s'ils avaient entendu parler d'un certain maître de la Loi appelé Tilopa. Ils

répondirent qu'ils ne connaissaient point de maître dans les environs, mais qu'il y avait bien, au bord de la rivière, un vieux pêcheur qui vivait dans une cabane et qui portait ce nom.

Naropa fut décontenancé en apprenant que Tilopa n'était qu'un humble pêcheur. Mais il se souvint que ses expériences précédentes avaient été à chaque fois la manifestation de son guru, et il estima que si le maître qu'on lui destinait présentait l'aspect d'un hors-caste, son propre esprit impur devait en être la cause. Alors, sans hésitation, il pressa le pas dans la direction qu'on lui avait indiquée, bien décidé à rencontrer Tilopa et lui marquer tant son obéissance qu'une entière dévotion.

Pourtant, à mesure qu'il approchait de la rivière et qu'il découvrait peu à peu le spectacle qui s'offrait à lui, Naropa avait peine à contenir stupéfaction et colère. Assis sur une pierre près de sa masure, Tilopa faisait rôtir des poissons vivants sur le grill avant de les dévorer avec un appétit d'ogre, les uns après les autres. Indigné, Naropa interpella le pêcheur dans les termes les plus vifs et s'il ne parvint pas à le détourner de son repas sacrilège, du moins lui déclara-t-il sans détour sa façon de penser :

— Comment concevoir qu'un maître de la Loi puisse tuer des poissons et manger ainsi des êtres vivants et sensibles ? s'exclama-t-il. N'en ressentez-vous pas quelque honte ?

Tilopa le regarda sans répondre. C'est alors que les carcasses éventrées qui gisaient à ses pieds se recouvrirent de chair, et qu'elles se mirent à remuer comme si elles étaient vivantes puis, Ô miracle, les poissons s'élevèrent dans les airs. Au sol ne restait plus le moindre vestige du festin. Puis, Tilopa articula d'une forte voix : — Poissons, envollez-vous !

Et, instantanément, ils s'éparpillèrent dans le ciel dans toutes les directions.

Naropa comprit alors que Tilopa n'était pas un pêcheur ordinaire. Il se prosterna devant lui et le pria d'accepter de le recevoir comme disciple. Tilopa leva un sourcil soupçonneux et le mesura alors du regard, trois fois de suite, des pieds à la tête, et lui dit : — De quelque angle je vous regarde, vous me semblez tenir d'une lignée royale. Vous donnez, ce me semble, toute l'apparence d'un fils de roi, et vous parlez de même. Pourtant vous venez jusqu'ici demander l'instruction d'un pauvre pêcheur. Tout cela n'est pas honorable.

Ayant parlé, Tilopa se leva. À nouveau Naropa se précipita à ses pieds et l'implora de lui transmettre son enseignement. Mais le vieil homme le frappa avec son bâton avant de s'éloigner sans mot dire. Pour un homme qui paraissait aussi âgé, Tilopa marchait à une vitesse très inhabituelle. Naropa, quant à lui, s'était remis sur ses pieds et tentait bien de le poursuivre, mais le vieux pêcheur, toujours plus rapide, le distançait sans peine. Naropa se mit à courir mais, malgré tout ses efforts, il ne put le rattraper.

Bientôt, il aperçut au loin la silhouette de Tilopa qui se découpait dans le ciel. Le vieux maître était assis au bord d'une falaise escarpée qui dominait un profond ravin. Naropa grimpa le long du sentier poussiéreux qui montait jusqu'à lui, sous un soleil ardent. Quand il fut parvenu au sommet, Tilopa, en désignant de la main le précipice, lui dit : — Si vous êtes à ce point déterminé à recueillir mon enseignement, vous ne feriez pas de difficulté, je pense, à sauter du haut de cette falaise comme je vous y invite, car vous comprendriez certainement toute l'importance qu'il y a d'obéir à son maître sans discuter. Naropa sauta dans le vide et s'écrasa au fond de l'abîme, tous membres désarticulés et rompus.

Tilopa redescendit alors le sentier et s'approchant de Naropa, lui demanda :
— Peut-être ressentez-vous à présent quelque douleur ?
Suffoquant, ce dernier répondit : — La douleur me tue.

Le vieux maître se pencha alors au-dessus de lui et l'effleura de la main. Instantanément, ses os brisés se rassemblèrent et se rejoignirent ensemble et il fut guéri. Tilopa le releva, le prit comme disciple et lui donna le nom qui devait lui rester par la suite, car "Na" en tibétain veut dire douleur, "Ro" veut dire "tuer", et "Pa" est un suffixe qui, ajouté aux deux autres mots, permet de signifier à peu près : "Celui qui a tué la douleur."

Ce n'est que bien plus tard que Tilopa devait lui faire cette révélation surprenante : — Sache-le, cette vieille femme difforme apparue à Nalanda, n'était autre que moi. Depuis ce jour, nous sommes restés unis l'un à l'autre, aussi étroitement que peuvent l'être un homme et son ombre !

Wäinämöinen et le Brochet du Northland.

Le Kalevala - Épopée finnoise.

Re transcrite par Elias Lönnrot (1802–1884).

Ainsi est née la harpe magique, du formidable brochet du Northland, des restes du festin des héros de Wainola.

Dans de nombreux mythes de la création nordiques, Wäinämöinen apparaît comme le personnage central. Il flotte sur la mer, tandis qu'un oiseau apparaît et pond des œufs sur son genou. Les œufs sont détruits par une vague, mais de leurs morceaux épars surgit l'univers ; la partie supérieure de la coquille devient le dôme du ciel, et le jaune le soleil. Dans le Kalevala, épopée nationale finlandaise, Wäinämöinen est ramené aux dimensions d'un héros de légende doublé d'un shaman aux pouvoirs miraculeux qui aurait vécu au IX^{ème} siècle. Dans cet extrait, il part en quête du Sampo, objet magique et source de prospérité. Son navire est pris sur le dos d'un brochet gigantesque. À l'aide de son glaive il tue le poisson géant et dégage le bateau. Avec les restes de l'animal, il confectionne un Kantele, une sorte de cithare. Si l'instrument procure une joie éternelle, nul ne peut en jouer à l'exception de son inventeur. On ne s'étonnera pas

dans cette histoire, qu'en définitive, seul Wäinämöinen soit en mesure de jouer convenablement de la harpe de sa fabrication, car nul ne saurait s'approprier les fruits du mérite d'autrui.

Wäinämöinen, le vieux ménestrel,
Menait de l'avant son bon navire,
De l'île de Lemminkäinen,
De la frontière de son village ;
Dirigeait son navire de guerre à travers les eaux,
Qu'il pilotait, joyeux, vers Pohyola,
En chantant sur les flots océaniques.

Sur les rives se tenaient les damoiselles,
Et elles accompagnaient son chant de ces paroles :
— Écoutez cette musique sur les eaux !
Quelle est cette merveilleuse réjouissance,
Quel est ce chant sur les flots ?
Plus beau ce chant,
Cette joie sur les eaux,
Que tout ce que nos oreilles ont entendu dans le Northland !

Wäinämöinen le Magicien
Faisait voile sur son vaisseau merveilleux.
Le premier jour il navigua le long du rivage de la mer,
Le second jour à travers les eaux peu profondes,
Le troisième jour sur les rivières tumultueuses.
Lemminkäinen le Téméraire
Se souvint des quelques phrases,
Qu'il avait entendues, un jour, près du torrent impétueux
Près de la cataracte et du tourbillon.
Et à présent, le héros récita ces paroles :

— Ô cataracte, cesse ton rugissement,
Ô cascade, cesse ton écume !
Fées de l'écume et du courant,
Assises sur les rochers au bord de l'eau,
Sur les blocs de pierre de la rivière,
Prenez dans vos bras
L'écume blanche comme neige
Et les vagues qui agitent les flots
Et calmez leur colère,
Que notre navire puisse passer en sécurité !

Ô, Dame vénérable dessous le tourbillon,
Toi qui vis dans les profondeurs,
Nage, et élève-toi du fond des eaux,
Fais paraître ta tête par dessus les remous,
Pour rassembler l'écume et les vagues,
Afin que notre navire puisse passer en sécurité !

— Et vous, Ô rochers sous le courant,
Sous les eaux furieuses,
Courbez bien vos têtes funestes,
Plongez bien loin de notre vaisseau magique,
Afin qu'il puisse passer en sécurité !

Si cette prière devait se révéler inefficace,
Kimmo le héros, fils de Kammo,
Perce un passage avec ta tarière,
Creuse un canal pour notre navire
À travers les rochers sous les eaux,
Pour que notre navire puisse passer en sécurité !

Si tout cela se révèle infructueux,
Hôtesse de l'eau courante,
Change en mousse ces corniches rocheuses,
Change ce navire en ballon rempli d'air,
Afin qu'entre ces rochers et ces vagues
Il puisse flotter, et passer en toute sécurité !

Ô Vierge du tourbillon sacré,
Toi dont la demeure est au fond de la rivière,
À partir du lin, file la fibre la plus résistante,
Tisse un fil de couleur pourpre,
Que tu déposeras doucement à travers l'eau,
C'est ce fil que notre navire suivra,
Et il naviguera en sécurité !

Déesse de la barre, Ô toi, fille
Des vents océaniques et de la mer écumante,
Prends notre gouvernail et, pleine de miséricorde,
Guide notre bateau à travers les dangers,
Hâte-nous au travers des inondations ensorcelées,
Bien vite devant la maison de l'envie,
Au plus vite par devant la porte des enchanteurs,
Que notre navire puisse passer en toute sécurité !

Si cette prière se révélait inefficace,
Ukko, souverain de la création,
Guide notre bateau avec ton glaive de feu,
Guide-le de ta lame foudroyante,
À travers les dangers de ces rapides,
À travers la cataracte et le tourbillon,
Que notre navire puisse passer en sécurité !

Alors Wäinämöinen le Vieux
Manœuvra son bateau à travers les vents et les eaux,
Par les fentes rocheuses et par les canaux,
À travers la végétation sauvage et agitée.
Et le navire passa en toute sécurité
À travers les dangers du courant,
À travers le flux sacré et le tourbillon.

Mais comme le navire gagnait enfin les eaux libres,
Alors qu'il gagnait le milieu du vaste lac,
Soudain son mouvement cessa,
Ancré solidement sur un certain objet.
Alors le jeune Ilmarinen,
Aidé de Lemminkäinen,
Remua le gouvernail,
Lutta avec l'aide de toute sa magie ;
Mais il ne put déplacer le navire :
Impossible de le libérer de ses amarres.

Wäinämöinen, le Vieux et le Véridique,
S'adressa ainsi à son compagnon :
— Ô Lemminkäinen, le Héros,
Penche-toi et regarde sous notre vaisseau de guerre,
Dans cette vaste étendue d'eau,
Sur les plus grandes profondeurs du lac,
Pour voir ce sur quoi le bateau est échoué,
Pour voir ce sur quoi notre vaisseau est accroché,
Pour voir s'il s'agit d'un rocher ou d'un arbre,
Ou d'une entrave d'une autre nature.

Alors Lemminkäinen l'Indomptable
Se pencha sous le bateau magique,
Et regardant au travers des eaux cristallines,
Parla et prononça ces paroles :

— Il ne repose pas sur un banc de sable,
Ni sur un rocher, ni sur un arbre,
Mais sur le dos et les épaules
Du puissant brochet du Northland,
Sur les os et les nageoires du monstre !

Wäinämöinen, le Vieux et le Fidèle,
Prononça ces paroles à l'intention de Lemminkäinen :
— Nous trouvons dans l'eau beaucoup de choses,
Rochers, arbres, poissons, et canards de mer ;
Mais nous sommes échoués sur les épaules du brochet formidable,
Sur les os et les nageoires du monstre !
Fends les eaux avec ton large sabre,
Et découpe le monstre en morceaux !

Alors Lemminkäinen l'Indomptable,
Sorcier téméraire et rempli de courage,
Tira son sabre de sa ceinture,
Tira le diviseur d'os de son fourreau,
Et frappa avec la puissance d'un héros magique,
Mais, tête baissée, il tomba à l'eau.

Alors Ilmarinen le forgeron,
Rattrapa le sorcier dégoulinant,
Et prononça ces paroles :
— Les accidents surviendront aux mortels,
Les accidents surviendront aux héros,
Par centaines et par milliers,
Et ils surviendront même aux dieux
Qui vivent au-dessus de nous !

Puis, Ilmarinen le forgeron,
Tira son sabre de sa ceinture,
Tira de son fourreau sa lame d'honneur,
Et tenta de tuer le brochet du Northland
Avec l'arme par lui-même forgée et trempée ;
Mais son épée se brisa en morceaux,
Sans nuire aucunement au monstre des eaux.

Wäinämöinen, le Vieux et le Fidèle,
Ainsi s'adressa à ses compagnons :
— Pauvres excuses pour des héros !
Lorsque l'occasion exige des vainqueurs,
Quand nous avons besoin d'un grand magicien,
Besoin d'un héros plein de vaillance,

Le bras qui se présente est faible,
Et son esprit est égaré ou stupide,
La force et la raison sont allées à d'autres !

Aussitôt Wäinämöinen l'Antique,
Miracle de force et de sagesse,
Tire de sa ceinture son glaive de feu,
Manie la puissante épée magique,
Frappe les eaux comme l'éclair,
Frappe le brochet sous le bateau,
Et empale le monstre formidable ;
L'élève au-dessus de la surface,
Dans l'air, il le fait tourner,
Et fend le monstre en morceaux ;
Dans l'eau tombe la queue,
Dans le bateau tombe la tête et le corps ;
Et il libéra le navire qui vogua à nouveau sur les flots.

Wäinämöinen, le Vieux et le Fidèle,
Vers la rive dirigea son navire,
Sur la berge, il ancrâ le bateau,
Et il chercha dans chaque coin et chaque recoin,
Tous les fragments dispersés du monstre ;
Recueillit tous les morceaux qu'il rassembla,
Et il prononça ces paroles à ceux qui l'entouraient :

— Que le plus ancien des héros
Découpe le brochet du Northland
Et tranche le poisson en morceaux convenables !
— Dignes sont les doigts du pêcheur !
Les mains Wäinämöinen sont sacrées !
Répondirent d'une seule voix les hommes, les héros,
Ainsi que les demoiselles : Et tous approuvaient !

Alors le Sage Magicien
Tira le couteau à poisson de sa ceinture,
Découpa le brochet en morceaux convenables,
Et s'adressa à nouveau à ceux qui l'entouraient :
— Que les filles, parmi les plus jeunes,
Cuisinent pour moi le brochet du Northland,
Et me préparent un bon dîner !

Les jeunes filles furent promptes à répondre à l'appel,
Toutes les vierges rivalisaient dans la cuisine ;
Et aucune ne surpassait l'autre,

Ainsi, le brochet fut rendu savoureux.
Il régala tous les vieux magiciens,
Régala tous les jeunes héros,
Régala les hommes et les jeunes filles ;
Et les os du poisson furent abandonnés sur les rochers,
Seuls reliques du festin.

Wäinämöinen, le Vieux ménestrel,
Considéra le monceau d'arrêtes et
D'os, et réfléchit longuement.
Méditatif, il prononça ces paroles :
— Des choses merveilleuses pourraient être fabriquées
À partir des restes de ce monstre,
Eussent-ils passés dans le four du forgeron,
Entre les mains du magicien,
Entre les mains d'Ilmarinen.
Mais le forgeron de Wainola répondit :
— Rien de bon ne peut être fabriqué à partir
Des os et des dents de poisson
Ni par l'habile artiste-forgeron,
Ni par les mains du magicien.

Ce furent les paroles de Wäinämöinen :
— Quelque chose de merveilleux pourrait être fabriqué
De ces mâchoires et de ces dents, et de ces arêtes ;
Une harpe magique pourrait être façonnée,
Par un artiste encore à découvrir
Qui saurait la façonner selon mes souhaits.

Mais il ne se trouva aucun artiste pour arêtes de poisson
Qui puisse fabriquer la harpe de joie
Avec les restes du festin,
Avec les os de la mâchoire du monstre,
Selon la volonté du magicien.
Alors le sage Wäinämöinen
Se mit lui-même au travail ;
Rapidement, il devint un artiste pour arêtes de poisson,
Et fabriqua une harpe d'une beauté merveilleuse,
Joie durable et fierté de Suomi.

D'où furent tirés les montants enchanteurs de la harpe ?
De la mâchoire du monstre.
D'où les nécessaires épingles de la harpe ?
Des dents du brochet, solidement fixées.

D'où les cordes mélodieuses ?
De la queue de l'étalon de Lempo.
Ainsi est née la harpe magique
Du formidable brochet du Northland,
Des restes du festin des héros de Wainola.

Tous les jeunes gens approchèrent pour la voir,
Et aussi les personnes âgées avec leurs enfants,
Les mères avec leurs filles d'une beauté merveilleuse,
Les damoiselles aux tresses d'or.
Tous les habitants des îles
Furent frappés à la vue de la harpe de joyance,
Fierté et beauté du Northland.

Wäinämöinen, Ménestrel antique,
Invita les personnes âgées à en essayer les cordes,
Il laissa les jeunes magiciens jouer de la harpe,
Ainsi que les dames et aussi leurs filles,
Les damoiselles parées d'argent,
Ainsi que les chanteurs de Wainola.

Mais lorsque les jeunes gens touchèrent les cordes,
S'en échappèrent des notes discordantes ;
Et lorsque les personnes âgées en jouèrent à leur tour,
Dissonante seulement fut leur musique.
Lemminkäinen le mage, s'exclama :
— Ô vous qui êtes sans esprit, enfants sans valeur,
Ô insensées, filles inutiles,
Ô héros manquant de sagesse,
Aucun d'entre vous ne sait jouer de cette harpe magique,
Ne peut faire résonner les notes de la concorde !
Donnez-moi cette chose de beauté,
Apportez-moi la harpe d'arêtes de poisson,
Et laissez-moi l'essayer de mes doigts habiles.

Alors Lemminkäinen effleura les cordes de la harpe,
Ajusta soigneusement les cordes,
Retourna la harpe dans tous les sens,
Joua toutes les séquences dans l'ordre,
Joua de l'instrument merveilleux,
Mais la harpe ne chanta pas dans l'harmonie,
Ne chanta pas les notes de joyance.

Wäinämöinen l'Ancien parla ainsi :
— Il n'y a personne parmi ces filles,
Personne parmi ces jeunes héros,
Personne parmi les vieux magiciens
Qui ne sache jouer de la harpe magique,
Et faire résonner les notes de joie et de plaisir.
Emportons la harpe à Pohyola,
Et trouvons un musicien habile,
Qui puisse jouer des cordes dans l'harmonie.

Puis ils naviguèrent jusqu'à Sariola,
Et à Pohyola, ils emportèrent la merveille,
Afin de trouver un maître harpiste.
Mais tous les héros de Pohyola,
Tous les garçons et toutes les jeunes filles,
Dames antiques, et ménestrels barbus,
En vain touchèrent la harpe de beauté.

Dans un coin dormait un aveugle
À barbe grise, couché sur un poêle.
Réveillé dans son sommeil, il murmura :
— Cessez-donc ce bruit insupportable !
Mettez un terme à toute cette discorde
Qui engourdit mes oreilles,
Abrutit mon cerveau, me dépouille de mes sens,
Me dérobe les douceurs du sommeil !
Si la harpe du peuple de Suomi
Ne peut engendrer de vrai délice,
Ne peut émettre les notes du plaisir,
Ne peut bercer les personnes âgées au fond du lit,
Jetez-la chose au fond des eaux,
Coulez-la dans les profondeurs de l'océan,
Ou ramenez-la à Kalevala,
Dans la maison de celui qui l'a faite,
Rendez-la aux mains de son créateur !

Alors la harpe répondit à l'aveugle et
Chanta cette strophe :
— Je ne tomberai pas au fond des eaux,
Ni ne coulerai dans l'océan ;
Je jouerai pour mon créateur,
Je chanterai l'harmonie et la concorde
Entre les doigts de mon maître.

Et soigneusement la harpe fut remportée
À l'artiste qui l'avait faite,
Pour les mains de son créateur,
Et déposée aux pieds de Wäinämöinen.

Perceval et le Roi Pêcheur.

Le Conte du Graal – Chrétien de Troyes.

Traduction de Charles Méla.

Où Perceval doute de la parole d'un roi et comment le pêcheur d'un petit poisson mit un jeune homme étourdi sur la voie d'une quête éternelle.

Ce passage marque la première apparition du fameux Roi pêcheur dans la légende arthurienne, ultime descendant d'une lignée de monarques chargée de veiller sur le Saint Graal. On le qualifie de ce fait de "Riche Roi Pêcheur" en référence à l'incalculable trésor - plus spirituel que matériel - dont il assure la garde. Depuis sa blessure au combat, le royaume partage ses souffrances, comme si l'infirmité du roi rendait la terre stérile. C'est le mythe de la Terre Désolée ("Terre Gaste" en ancien français, ou "Waste Land" en anglais). Il ne lui reste plus rien à faire que de pêcher dans la rivière auprès de son château. De tous les horizons, les chevaliers accourent afin de soigner le Roi pêcheur mais seul l'élu, le bon chevalier, peut accomplir ce miracle. Ce sera Perceval.

Toute la journée, Perceval a fait route sans rencontrer créature terrestre, chrétien ou chrétienne, qui aurait su lui enseigner le chemin. Il ne cesse de prier Dieu Notre Seigneur, le souverain père, qu'il lui accorde, si c'est sa volonté, de trouver sa mère, pleine de vie et de santé. Il en était encore à cette prière, quand, à la descente d'une colline, il parvint à une rivière. Il regarde l'eau rapide et profonde.

Il n'ose pas s'engager.

— Ah ! Seigneur Dieu tout-puissant, si je pouvais franchir cette eau, au-delà je trouverais ma mère, j'en suis sûr, si elle était en vie.

Il s'évertue ainsi à suivre la rive, jusqu'au moment où il approche d'une roche que l'eau atteignait, si bien qu'il ne pouvait aller plus avant. C'est alors qu'il vit descendre au fil de l'eau une barque, qui venait de l'amont. Il y avait deux hommes dans la barque. Il s'arrête pour les attendre, en pensant qu'ils finiraient par arriver jusqu'à lui. Mais eux aussi s'arrêtent tous les deux, au milieu de l'eau, sans plus bouger, après s'être solidement ancrés. Celui qui était à l'avant pêchait à la ligne en amorçant son hameçon d'un petit poisson, guère plus gros qu'un menu viron. Et lui, qui ne sait plus que faire ni en quel lieu trouver un passage, les salue et leur demande :

— Enseignez-moi, au nom du Ciel, messeigneurs, s'il y a un gué ou un pont en cette rivière.

Celui qui pêche lui répond :

— Que non, mon frère, sur ma parole ! Il n'y a pas non plus, je crois, de barque plus grande que celle où nous sommes, et qui ne porterait pas cinq hommes, à vingt lieues d'ici en amont ou en aval. Impossible donc de passer un cheval, car il n'y a ni bac ni pont ni gué.

— Enseignez-moi donc, messeigneurs, au nom du Ciel, où je pourrais trouver l'hospitalité.

L'autre lui répond :

— De cela, et aussi d'autre chose, vous auriez bien besoin, je crois. C'est moi qui vous hébergerai ce soir. Grimpez donc par cette anfractuosité qui est ouverte dans la roche, et, quand vous serez arrivé là-haut, vous verrez devant vous, dans un val, une demeure où je réside, à proximité de rivière et de bois.

Le voilà qui sans attendre monte là-haut, jusqu'au sommet de la colline, où il parvient. Quand il fut monté sur la hauteur, il regarde loin devant lui, mais il n'a vu que ciel et terre.

— Que suis-je venu chercher ici ? s'est-il  cri . Rien que folie et sottise ! Que Dieu fasse aujourd'hui la pire honte à celui qui m'a envoyé jusqu'ici ! Vraiment il m'a mis sur la bonne voie, en me disant que je verrais une demeure, sitôt parvenu au sommet ! Pêcheur, toi qui m'as dit cela, tu as commis une grande bassesse, si tu l'as fait pour me nuire.

C'est alors qu'il a vu devant lui, dans un val, apparaître le haut d'une tour. On n'aurait su trouver, d'ici jusqu'à Beyrouth, tour si belle ni si bien assise. Elle était carrée, en pierre grise, flanquée de deux tourelles. La grande salle était en avant de la tour, elle était elle-même précédée par les pièces d'entrée. Le jeune homme descend dans cette direction et se dit qu'il l'a mis sur la bonne voie, celui qui l'avait envoyé là. Il se loue maintenant du pêcheur et ne le traite plus de trompeur, de déloyal ou de menteur, puisqu'il trouve où se loger.

